

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock & folk

ÉTIENNE DAHO

UN ROMAN FRANÇAIS

WEEZER
WITH ATTITUDE

WILLIAM PATRICK CORGAN
NE L'APPELEZ PLUS BILLY!

CATHERINE RINGER
SEÑORITA

LEE RANALDO
DHANI HARRISON
ELECTRIC WIZARD
FOREVER PAVOT

•••

DOSSIER

ALICE COOPER
ET LES
ROCKERS
GRIMÉS

UNE HISTOIRE
DU MAQUILLAGE
DANS LE
ROCK'N'ROLL

BERTRAND
BLIER
MES DISQUES À MOI

DECEMBRE 2017

N° 604 / 6,40 €
MENSUEL

BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL 7,30 €
CAN 11,10 \$ CAN / ITA 7,30 €
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 604 H - F - 6,40 € - RD



Editions L'Avantgarde



**“Le yéyé et le Velvet Underground
étaient immariables. Sauf pour moi”**

ETIENNE DAHO

Au cours de son exemplaire parcours pop, l'auteur-compositeur rennais, fan de rock depuis ses plus jeunes années, n'avait jamais vraiment osé se frotter à l'électricité. C'est ce qu'il tente de faire, à sa manière, dans son onzième album.
Entretien long format.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS & VINCENT TANNIERES

PHOTOS NICOLAS DESPIS

“C'est presque trop” souffle le chanteur lorsqu'on énumère le fourmillement de sorties et événements autour de sa personne. Un onzième album, “Blitz”, un livre sur ses jeunes années rennaises, une biographie-pavé chez Flammarion et une exposition à la Philharmonie de Paris, de photographies choisies ou prises par Daho retraçant, avec ses commentaires, une histoire subjective “de la chanson populaire.” C'est dans un rustique bar-tabac de Pigalle qu'Etienne Daho évoque tout ça. Débit doux, thé vert, habits et lunettes noires, le major de la promotion *jeunes gens modernes* est comme toujours fébrile avant la sortie d'un disque. Ici, c'est avec délectation qu'on a entendu “Blitz”, œuvre dense, tourmentée, mais harmonieusement agencée par un expert pop. Daho, que tout Parisien qui sort le soir a forcément aperçu aux concerts les plus souterrains, laisserait-il enfin un peu parler ses penchants électriques ? C'est ce qui suinte de “Blitz”, album de remise en question à l'heure même où la jeune garde pop hexagonale, consciemment ou pas, ne cesse de puiser dans les sonorités synthétiques et légères du Daho de la première moitié de la décennie 80. Oran, Rennes, Paris, Londres, la pop, la new wave, la chanson et le rock... Le voyageur-papillonneur va tenter, vingt ans pile après sa dernière apparition en couverture de Rock&Folk, de résumer tout cela ici.

“Depuis quelques années, je recommençais à écouter beaucoup de musique psychédélique”

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui a mené à cet album ? On sait qu'il est une agrégation de vieilles connaissances et de nouveaux venus, Jean-Louis Piérot, Fabien Waltmann, le groupe Unloved...

Etienne Daho : Avant un album, il y a toujours une manière de se goinfrer de tout ce qui arrive. Depuis quelques années, je recommençais à écouter beaucoup de musique psychédélique. Toute cette vague qui est à Los Angeles, avec The Holy Wave. Or, cette musique m'est très familière car en lien avec le premier album que j'ai acheté, "The Piper At The Gates Of Dawn" qui est un monument du genre. Même en France avec Moodoïd et les autres, il y a en ce moment un son qui m'est familier, que j'avais envie de réutiliser. Je voulais surtout faire un album différent du précédent, qui était très classique, avec des chansons assez *cinématographiques*. Ce que je touche avec le nouveau, c'est trahir un vœu que je m'étais fait il y a des années, quand j'étais adolescent, à savoir ne pas faire de rock et ne pas aller trop près des albums intimidants qui m'ont marqué.

R&F : Celui-là aussi pourrait être un peu *cinématographique*. Il y a de la basse sixties, des guitares twang...

Etienne Daho : C'est grâce à Unloved, qui a capturé tout ça. En 2015, ce groupe a fait le disque parfait pour mes goûts, très Phil Spector, très Ronettes, mais en même temps très contemporain, très filmique. Ce disque s'adressait à moi. Quand j'ai écouté le single, "Guilty Of Love", je suis vraiment tombé amoureux, comme un adolescent. Avec compulsion. Cet axe-là se retrouve dans le disque. A la base, il y a toujours cette envie de se lover dans la musique des autres, ceux qu'on a aimés. Et puis après, il y a la transformation qui se déroule dans mon laboratoire intérieur. On métabolise les choses et ça donne une autre musique. Je pense que tous les artistes font ça.

R&F : Il faut revenir là-dessus, vous êtes une éponge...

Etienne Daho : Ne m'appellez pas Bob !

R&F : ...qui cependant évite de plagier ou imiter.

Etienne Daho : Bowie, Gainsbourg, tout le monde absorbe ce qu'il aime et le transforme. C'est pour ça que je n'ai jamais eu aucune réticence à donner mes sources. C'est bien d'envoyer des fleurs aux gens qui vous ont fait grandir. Si je n'avais pas eu la musique, j'étais sur la voie directe vers le caniveau. La musique m'a tiré vers le haut, elle m'a sauvé. J'ai donc toujours eu cette gratitude face aux choses qui ont su me parler de moi, alors que je ne savais pas dire trois mots pour exprimer ce que je ressentais.

R&F : Quel type d'instrumentiste êtes-vous ?

Etienne Daho : Je suis un très mauvais guitariste. Je me sers de l'instrument pour pouvoir poser les mélodies sur quelque chose. Après, le processus, c'est d'essayer de s'entourer de gens qui vont comprendre et m'accompagner dans cette espèce de vision sonore. Le travail pour moi c'est : comment embarquer avec moi des gens qui savent la mener

à bien. Moi, je ne sais pas le faire. Je peux proposer mes maquettes, mes envies, dire : "je veux ce son de guitare." Je suis très directif, mais j'essaie surtout de m'entourer de gens qui vont pouvoir m'aider à réaliser ce rêve. J'ai toujours eu la chance d'avoir des gens à l'écoute, qui comprennent.

R&F : Finir a été difficile ?

Etienne Daho : La difficulté était de mélanger trois types de productions différentes. La production d'Unloved n'a rien à voir avec celle de Jean-Louis Piérot qui n'a rien à voir avec celle de Fabien Waltmann. Le séquençage a été une vraie prise de tête. Là, je suis dans le moment de la séparation avec ce disque. C'est très bizarre d'avoir vécu avec pendant deux ans. J'avais du mal à le lâcher. J'ai rendu tout le monde dingue. Je l'ai terminé avant l'été, le mastering était fait. Puis je suis parti une semaine en vacances et je l'ai écouté, j'étais horrifié... Il a fallu prévenir tout le monde que ce n'était pas complètement terminé. Mais ça, c'est un autre sujet. Je peux être un peu psychopathe là-dessus. Mais il y a tout de même un moment où tu sais que c'est fini.

R&F : Là, ça s'est passé en Angleterre ?

Etienne Daho : Oui, avec Fabien Waltmann qui, dans les années 90, était le bras droit de Nellee Hooper, qui a produit Neneh Cherry, Madonna. Fabien a travaillé avec un moi sur un album qui était important, "Eden". A l'époque, avec cet album, je me demandais si j'avais un futur. J'étais arrivé au bout de quelque chose. J'avais arrêté cinq ans et fait un petit EP avec Saint Etienne. Il m'a dirigé totalement et je me suis laissé faire. Et là j'ai re-eu envie de ça. Le succès que j'ai eu avant "Eden" ne correspondait pas du tout à l'idée que je pouvais m'en faire.

R&F : Le succès peut être décevant ?

Etienne Daho : J'étais dans une situation complexe. Quant tu te mets à faire des tubes, tout d'un coup tu es découvert par un autre public. Si les deux premiers albums ont été confidentiels et s'adressaient à un public averti — même si je n'aime pas trop ce mot-là — les succès que j'ai pu avoir quand "Pop Satori" est devenu très connu m'ont apporté une forme d'aisance. Tout d'un coup, tu es complètement grisé par le fait que ça marche. Soudain, les gens avec lesquels tu bosses sont contents. Mais en même temps, il y a un malentendu. Comment être sur un orteil, comme un funambule, en essayant de suivre sa voie ? J'essaie d'avoir une rectitude, mais des deux côtés c'est le gouffre.

Le sens du tube

R&F : On cherche le tube ? On sent quand il y en a un ?

Etienne Daho : J'ai un petit peu la notion de ça. Quand j'étais petit, j'écoutais beaucoup les hit-parades. J'écoutais les yéyés, dont les morceaux n'étaient que de petits moments de deux minutes trente. C'est fantastique d'arriver à faire un tube. J'écoutais la radio et je notais les artistes que j'aimais bien sur un cahier. Si ceux que j'aimais bien — Dutronc, Françoise Hardy ou Polnareff — montaient, j'étais grisé. Je ne pouvais pas appeler parce qu'il n'y avait pas le téléphone chez moi... La culture du 45 tours, je l'ai, très fort. J'adorais les tubes des Beach Boys, des Stones, des Beatles, la Motown. Deux de mes tantes avaient un bar-restaurant de nuit, en face du Moulin Rouge, ce qui fait que je récupérais tous les 45 tours. J'écoutais tout et je faisais le tri. Donc les tubes, je sais comment ça marche, de manière instinctive.

R&F : Il y a un tube sur ce nouveau disque ?

Etienne Daho : Peut-être. C'est toujours bien... Mais je n'en sais rien. J'espère.



“J’ai ce fantasme de l’été qui se prolonge indéfiniment, où le monde serait une surprise-partie qui dure toujours”

R&F : L’album est aussi empreint d’une certaine gravité. Dès son titre...

Etienne Daho : Le côté éponge se retrouve aussi dans le fait d’être citoyen dans des villes. J’absorbe ce qu’est ce monde. On vit un moment où tout peut péter. Un regard de travers entre Trump et la Corée du Nord et c’est parti. On a tous tendance à considérer que c’est une fiction, parce que les médias nous renvoient cette image. Je suis un peu sensible à ça : enfant, j’ai connu la réalité d’une guerre. C’est quelque chose que je ressens d’une manière un peu lugubre. A Londres aussi, les gens parlent encore du blitz. Et les attentats leur ont rappelé le blitz. J’ai commencé à écrire un peu avant, mais là, en ce moment, c’est ça. Les Anglais n’étaient plus du tout habitués à ce genre d’attentats. Ils sont tombés de leur chaise. A Londres, c’est très tendu. Le mot blitz est génial. Ça m’a donné un titre différent du précédent, “Les Chansons De L’Innocence Retrouvée”.

R&F : Il y a une récurrence de l’été, du soleil, dans vos chansons. Et là, votre nouveau single est arrivé après la belle saison, “Les Flocons De L’Eté”. Comme une manière de dire : “fini de rigoler”...

Etienne Daho : C’est toujours un fantasme, l’été. Je suis né dans un pays du soleil. J’ai ce fantasme de l’été qui se prolonge indéfiniment, où le monde serait une surprise-partie qui dure toujours. Comme dans les Beach Boys ou les Seeds.

R&F : Une certaine tradition pop française élégante et synthétique est de retour en ce moment, mais un peu à la marge.

Etienne Daho : Le rap est la nouvelle variété et la pop est devenue marginale. Et ce n’est pas si mal. Evidemment, c’est très difficile de vivre de la musique pour ceux qui viennent d’arriver. Je vois tous mes petits potes qui sortent leur troisième album, ça y est, l’effet de surprise est passé et ils ont du mal. C’est d’une brutalité incroyable. Mais il y a un côté décomplexé qui est génial. C’est ce dont je souffrais quand j’ai commencé, je voulais pouvoir tout bouffer, sans distinction d’étiquette. J’aime ce côté décomplexé, cette génération internet complètement transversale qui connaît plein de choses très différentes. Iggy Pop et Véronique Sanson, Clash et Christophe. Tout cela donne une musique très différente.

R&F : Après les années Noir Désir, les métaphores très ampoulées et les jeux de mots, on note un retour à une écriture plus proche de la vôtre...

Etienne Daho : Le fameux “Sombres Héros De La Mer”... C’est très dur d’écrire en français. C’est un truc d’algèbre. Quand on a été biberonné

à la culture anglo-saxonne, les mélodies ont une métrique très différente. Coller un texte est un sacré travail.

R&F : Et on ne peut pas se cacher.

Etienne Daho : Il faut avoir à la fois le sens, l’émotion et la rythmique. Trois choses qui sont parfois incompatibles. Sur l’album précédent j’avais passé beaucoup de temps sur les textes. Je me fiche qu’on puisse lire les textes dans le livret, indépendamment de la musique en disant qu’ils sont très réussis. Ce qui compte c’est le mariage des deux. Il faut que le texte et la musique baisent bien. Là, j’ai fait des textes qui sont des textes de spontanéité. J’écrivais ce qui me passait par la tête, en me disant que j’écrirais de vrais textes plus tard. Je n’y suis jamais arrivé. “Chambre 29” est basée sur la répétition, comme dans la musique électronique. Je n’ai pas pu réécrire autre chose. La première impression était la bonne. J’ai essayé pourtant...

R&F : Il y a une chanson pas terminée, qui vous obsède ?

Etienne Daho : Il y en a une. Qui date d’un album précédent. Je n’ai pas réussi à la terminer. Elle ressemblait pourtant à un vrai tube, mais je n’ai pas pu. J’y reviendrai. C’est un peu comme des personnes, les chansons. Quelquefois elles sont un peu putes, elles ont du mal à s’ouvrir, il faut tourner autour assez longtemps.

Tempête de neige

R&F : Ce livre, “Avant La Vague”, qui parle de vos années rennaises ?

Etienne Daho : C’était bien de parler du moment où ça va arriver. J’ai commencé à faire mes premières chansons au lycée. Le livre va jusqu’au moment où je suis en studio avec Jacno et Marquis de Sade, où je ne sais pas ce qui va se passer.

R&F : En lisant le texte “Le Blouson Rouge” signé par Sylvie Coma, on découvre un personnage, pardon, très rock, dans ses goûts musicaux, sa manière de vivre, ses excès.

Etienne Daho : Mais, musicalement, je m’en suis toujours éloigné. Se mettre dans un flot pop était pour moi une manière de me protéger de ça. Quand j’ai commencé, il y avait deux axes, le rock et la variété, qui étaient aussi codifiés l’un que l’autre et donc un peu étouffants. J’avais envie de dire que j’aimais les Beach Boys et Françoise Hardy, je ne me sentais pas coupable de ça.

R&F : C’était compliqué ?

Etienne Daho : Oui, bien sûr. Le yéyé et le Velvet Underground étaient immariables. Sauf pour moi. J’ai senti que je n’étais pas tout seul quand j’ai rencontré Elli et Jacno. D’autres gens ailleurs ressentaient comme moi. Une même famille d’esprit.

R&F : Vous l’aviez pressenti chez eux, non ?

Etienne Daho : Quand on écoute la musique de quelqu’un d’autre, on a une intuition, on devine une zone d’affinité. Chaque fois que j’ai rencontré un musicien que j’ai aimé, absorbé, ça n’a jamais raté. J’aime la musique avec obsession. Si j’aime un artiste, je veux tout avoir, je veux comprendre, à travers lui, ce que je ne peux pas comprendre de moi-même.

La pop m’a permis de m’ouvrir à plein de choses. La pop c’est tout et n’importe quoi. C’est un terrain de jeu, une zone de liberté. Quand j’étais petit, je ne me demandais pas si Dutronc était rock et si j’avais droit de l’aimer. Ce n’est pas comme ça. Il faut s’affranchir de ces choses-là.

Quand j'ai rencontré Elli et Jacno, c'est parce que j'adorais leur musique. J'ai organisé un concert pour les faire venir. Hervé Bordier, qui organisait tous les concerts à l'époque et que j'aidais en collant des affiches dans les bars, m'a dit : "fais-le toi". J'ai embarqué deux copains à moi dans l'histoire. On a fait n'importe quoi, c'était la désorganisation totale. Les gens ont voulu rentrer en force, n'ont pas payé. Je me suis endetté et j'ai mangé des pâtes pendant longtemps.

R&F : Il est pas mal question de galères d'argent dans le livre. Vous vous êtes endetté pour votre maquette...

Etienne Daho : Je pense avec le recul que c'était beaucoup d'argent pour rien. Et puis, se droguer, ça coûte cher... Il faut avoir les moyens. Pour revenir à Elli et Jacno, après le concert ils sont venus chez moi, il y avait une tempête de neige et on a parlé toute la nuit. Là, on s'est rendus compte qu'on aimait les mêmes choses. Ils sont devenus des amis éternels.

R&F : Le texte parle de "poppers et de cachetons psychédéliques"...

Etienne Daho : Ce que j'adorais, c'était mélanger ça avec l'alcool. C'était la manière dont on vivait. Il y avait l'envie de dépasser les limites, ça allait avec la façon dont on vivait les choses. Il y avait les lectures, on était tous biberonnés à Burroughs, il y avait l'envie d'avalier les cachetons, faire des trucs, sortir des clous. Autrement on était exclu du groupe. Et puis il ne fallait pas trop me pousser non plus...

R&F : Vous disiez plus tôt : "c'était le rock ou la variété". Et vous faites de la pop. Un mot dont on ne sait pas trop quoi faire en France.

Etienne Daho : Et moi non plus. Quand je disais : "Je fais de la pop", je ne savais pas tellement non plus ce que ça pouvait représenter. J'avais la sensation que ça ne m'enfermait pas, surtout. Tout le monde me contraignait, et c'est vrai que c'était assez difficile à définir. Je faisais un album avec Jacno et Marquis de Sade, ça aurait pu m'enfermer dans quelque chose. Mais eux aussi, à l'époque, essayaient l'ouverture. Et puis chanter en français a été vachement important. Deux ou trois ans avant, tout le monde chantait en anglais. Marquis de Sade s'est mis au français, Elli & Jacno, c'était du français. Marie Et Les Garçons, Taxi Girl, également.

R&F : Suicide Roméo...

Etienne Daho : Oui, toute cette vague des jeunes gens modernes, qui a duré trois secondes, chantait en français. Avant elle, il n'y avait pas grand monde. A part Brigitte Fontaine, mais qui était encore considérée comme baba. Hardy n'était pas dans sa meilleure période. Gainsbourg n'était pas dans sa meilleure période, non plus. Mais de bons disques existaient. "Brigitte Fontaine Est Folle", c'est sublime. "Il N'Y A Plus Rien" de Léo Ferré, c'est incroyable. Quand j'étais ado, nous n'étions pas nombreux à écouter "Melody Nelson"... On l'écoutait religieusement. On se le prêtait, le disque tournait. Gainsbourg était dans le creux de la vague, même si Bijou l'avait relancé. Mais on savait qu'on pouvait compter sur lui.

R&F : Dans le livre, on voit des images du concert des Transmusicales en 1980, où vous avez repris "You Really Got Me"...

Etienne Daho : Avec Dargelos des Nus, Guillaume Israël de Modern Guy, Nicole Calloc'h des Sax Pustuls. Je faisais cinq chansons. J'avais le hoquet... J'avais beaucoup trop bu. Personne ne connaissait les chansons alors ce n'était pas gênant. J'étais ivre mort je crois.

"On s'est coupés les cheveux, on est partis à Londres et on s'est habillés en noir"

R&F : La ville était en ébullition...

Rennes était une ville folle. Une addition de plein d'étudiants qui arrivent de partout. D'un coup, tout le monde devient dingue. Il y avait des concerts avec cette idée d'être dans la marge, de faire quelque chose de différent. Tout le monde se mélangeait, des gens de la mode, de la musique, de l'art contemporain et on avait envie de s'amuser, de faire de belles choses, sans idée précise de ce que serait le futur. Une envie de liberté et de dégager nos grands-frères babas avec leurs cheveux longs et leurs manteaux en peau de bique. Nous, on s'est tous coupés les cheveux, on est partis à Londres et on s'est habillés en noir.

R&F : Un nouveau look...

Etienne Daho : On allait dans des friperies et puis à Londres. Après, on m'a offert un blouson rouge que je mettais hiver comme été. Je crevais la dalle, il pouvait faire moins 40, mais j'avais mon blouson rouge. Il est sur la pochette de mon premier album.

Années de misère

R&F : "Mythomane" sonne très bien, pas du tout amateur...

Etienne Daho : On avait beaucoup joué ces chansons. C'est Franck Darcel qui avait fait les maquettes. On les a reproduites à l'identique avec Denis (Quillard, alias Jacno). Quand la maison de disque est venue écouter, elle a été catastrophée. J'avais un titre pour lequel j'avais été signé par Patrick Zelnick, "Cow Boy" qui était vraiment loin d'être ma chanson la plus forte. On m'a signé là-dessus, en tout cas. C'est une chanson que j'avais écrite quand j'avais quinze ans. C'est pour ça qu'elle est aussi adolescente. C'était un disque très étrange pour l'époque. Il y'a eu des tas de commentaires sur le son. Le fait qu'on ne savait pas trop comment l'arranger. Mais j'étais vraiment content. On est partis assez vite à Paris, avec Darcel et Arnold Turboust. Quand l'album est sorti, on a habité rue de Navarre, dans l'appartement du cousin de Franck. C'était vraiment des années de misère totale. On commençait à avoir des amis à Paris. Mais on a été contraint de revenir à Rennes, parce qu'on n'avait pas les moyens de payer les loyers ici.

R&F : Vous aviez un deuxième plan ?

Etienne Daho : J'avais fait des études d'anglais, je pensais que je pourrais vaguement faire des traductions, des sous-titres de film, j'avais pensé à ça. J'adorais la photo, mais je n'avais pas les moyens de m'acheter ni des pellicules, ni du papier. Heureusement, j'avais plein de fiancé(e)s chez qui je pouvais crêcher. J'ai traversé ces années, en me rivant un peu chez l'une, chez l'un, ou chez l'autre.

R&F : Vous croyiez en cette réussite ?

Etienne Daho : J'avais envie d'avoir une belle vie. Une belle vie allait avec le fait de faire de la musique. ★